

The Ghost Writer
À l'ombre

L'Écrivain fantôme — France / Allemagne / Grande-Bretagne
2010, 128 minutes

Sami Gnaba

Number 266, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63477ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2010). Review of [The Ghost Writer : à l'ombre / *L'Écrivain fantôme* — France / Allemagne / Grande-Bretagne 2010, 128 minutes]. *Séquences*, (266), 44–45.

The Ghost Writer

À l'ombre

Avec une carrière s'échelonnant sur plus de cinq décennies, on n'attendait plus grand-chose du père de **Rosemary's Baby**. Pourtant, Roman Polanski persiste et signe avec **The Ghost Writer** l'un de ses meilleurs films, et sans contredire l'un des incontournables de l'année 2010. Malgré une prémisse on ne peut plus conventionnelle, Polanski nous propose un suspense diaboliquement efficace (primé au dernier Festival de Berlin) sur les coulisses du pouvoir. Un must absolu!

SAMI GNABA

La perfection au cinéma est quelque chose de très difficile à atteindre. Prenez par exemple le récent Scorsese, **Shutter Island**. Si la virtuosité du cinéaste est facilement repérable, elle reste purement décorative et au service d'un scénario mineur qui ne s'accorde pas du tout à son talent. La même chose (ou presque) pourrait être dite de **Tetro**, film à mon sens parfait si Coppola ne s'était pas égaré l'espace de quelques scènes finales, trop grandiloquentes pour épouser la dimension plus terre-à-terre de son récit. Le point est que la perfection au cinéma ne survient que trop rarement et n'est en fait que le résultat d'une équation délicate de plusieurs éléments variés. Ça a moins à voir avec les acteurs ou l'histoire qu'avec la mise en scène, l'architecture interne du film lui-même! Dans cette façon qu'a un cinéaste d'investir le champ, de l'étoffer de significations et de multiples niveaux de lecture, afin que le spectateur se prête à une investigation minutieuse de l'espace diégétique. Telle est la leçon de cet **Écrivain fantôme**: pousser le spectateur à bien décoder ses indices, ses images, afin qu'il construise les pièces manquantes du puzzle. Et plus le mystère s'épaissit, plus la surprise sera grande. Travailler de l'ombre vers l'éclat de la vérité, tel le héros. Le film en ce sens-là porte bien son titre.

«Au cinéma, nous ne pensons pas. Nous sommes pensés», a déjà écrit un critique. Et à ce jeu-là, Roman Polanski est malin comme le diable, misant sur une musique obsédante (qu'on croirait tout droit sortie de **North By Northwest**) et un cadrage mesuré au millimètre près, de manière à ce que le spectateur

Ce film d'ombres, voire vertigineux (un hôtel paisible devient le théâtre de la plus affolante des paranoïas), jouit en effet d'une atmosphère typiquement polanskienne.

soit aspiré et tenu dans la même zone d'ombres que son écrivain fantôme. Le plan d'ouverture donne le ton: un traversier aux lumières éblouissantes avance dans la nuit sur un rythme musical hantant. Une image forte conjuguant lumières et obscurité et qui synthétise à merveille les motifs dans lesquels se drapent le film.

Sur fond de trahisons, de mensonges et de manipulations, **The Ghost Writer** raconte les péripéties d'un écrivain (un nègre littéraire) engagé pour écrire les mémoires d'un ex-premier ministre qui traîne avec lui un passé louche. Promu au rang de *nègre* au lendemain de la mort suspecte de son prédécesseur, cet écrivain certain d'injecter un peu de «cœur» dans le projet est aussitôt éjecté de son Angleterre natale vers la résidence secrète de l'ex-premier ministre, un havre d'apparente quiétude et de secret gardé par des gardes du corps 24 heures sur 24, aux États-Unis. Entre-temps, l'homme politique aux positions proaméricaines (modélisé sur Tony Blair et impeccablement interprété par Pierce Brosnan), coupable par association (?), est en pleine tempête médiatique après que des accusations pour crime de guerre aient été portées contre lui



(transfert illégal de prisonniers dans des prisons secrètes de la CIA, cas de torture...) et n'a plus d'autre choix que de s'exiler aux USA, un des seuls pays à se défilier de l'autorité du tribunal international de La Haye (après la Chine et la Corée du Nord!). Un cas d'exil qui n'est pas sans évoquer celui du cinéaste interdit de séjour aux États-Unis, exilé en Europe en raison d'un cas de justice vieux de trente ans et plus récemment assigné à son chalet en Suisse, sans possibilité de sortie. Un état de confinement, d'impuissance, donc qui pèse doublement lourd ici. Citons pour la cause ce court plan de Brosnan devant les baies vitrées de sa demeure, prenant la posture d'un prisonnier contemplant au loin la tranquille transparence du paysage extérieur. Le souvenir encore prégnant d'un Polanski concluant le montage du film à distance, à partir de sa cellule, confère à ces images une dimension quasi bouleversante.

Le huis clos est le lieu par excellence dans lequel évolue tout le cinéma polanskien, rappelons-nous de l'étrange **Locataire**, du maléfique **Death and the Maiden**. Ici, on ne fait pas exception. Nous sommes pour ainsi dire dans un espace qui possède tous les aspects d'un théâtre kafkaïen, inquiétant, où il ne s'agit pas seulement de raconter une vie, mais aussi, et surtout, où il faut se démener sans cesse, ne pas se laisser prendre au piège et découvrir la vérité derrière le simulacre (l'ex-premier ministre fut même comédien) — réflexe coutumier du monde politique, laisse entendre Polanski dans une ironie ravageuse! Nous témoignons là d'un espace duquel il ne semble plus s'animer grand-chose, sinon le chao indistinct, le mystère des choses. En plein air (tissé dans une grisaille perpétuelle) comme à l'intérieur (les murs en béton confèrent au lieu l'image d'une prison), la menace gît dans le moindre décor. Même le jardinier du coin prend les airs d'une figure machiavélique chez Polanski.

À la manière d'une œuvre d'Hitchcock (dont l'influence, entêtante, culminera jusqu'à ce génial travelling à la toute fin, suivant un petit bout de papier en train d'être transmis d'une main à l'autre), on avance en territoires labyrinthiques, souvent suspects, où tous les repères s'embrouillent (**Frantic** et **The Ninth Gate** ne sont jamais très loin). On pense bien évidemment ici à ces espaces clos dotés d'une architecture postmoderne d'une intrigante beauté, à travers lesquels l'auteur va se prendre de passion pour son travail, puis s'improviser enquêteur d'une vérité qui le dépasse largement... Jusqu'à se fondre dans le paysage, comme durant ce plan dans lequel il apparaît quasiment invisible, fantomatique («*I am your ghost*», dit-il à l'ex-premier ministre à leur première rencontre), alors qu'alentour de lui tout le clan politique s'active à pondre un communiqué de presse.

Lieu d'une incomparable cinégénie, l'île où **The Ghost Writer** a élu domicile se révélera très rapidement comme un personnage à part entière. Aussi impressionnante qu'impénétrable, cette île désertée aux allures de mirage n'a pour ainsi dire rien de rassurant et intègre le récit par une voie essentiellement métaphorique. Décor propice à toutes les manipulations, les dangers et les crispations, allant jusqu'à suggérer l'angoisse existentielle de notre héros, elle nous renvoie aussi à cette violence sourde qui peut imprégner les structures du pouvoir et aux forces invisibles des puissances militaro-politiques qui guident notre chère démocratie souillée. À

cet effet, les allusions à la coalition britanno-américaine et à ses débâcles avec la guerre en Irak, à Guantanamo et Abou Ghraid dominant tout l'arrière-plan du film.

Il n'y a pas un seul plan récréatif ici, l'ensemble étant réglé au quart de tour. D'une rigueur extrême, la mise en scène sidère par son intelligence, son humour aussi et par son côté antispectaculaire (Polanski, encore une fois, dicte son aversion pour la formule hollywoodienne). Là où quelqu'un comme Scorsese (toujours **Shutter Island**, campé sur une île tout aussi oppressante et pourvu aussi d'une charge politique) optait pour un style voyant et tape-à-l'œil, générant un cinéma souvent complaisant, Polanski, lui, fervent défenseur d'un classicisme indémodable, préfère plutôt adopter une mise en scène lente et un raffinement plastique délectable à souhait... nous renvoyant à la gueule cette belle phrase de Robert Bresson: «Ils pensent que la simplicité est une marque de peu d'invention.»

La grandeur, le génie même, d'un cinéaste de la trempe de Polanski tient très précisément dans cette simplicité, dans cette attention aux détails, avec lesquelles il travaille sa mise en scène, comme en témoigne cette scène réunissant Ewan McGregor et Tom Wilkinson dans laquelle la tension ne transparait par rien d'autre qu'un gros plan légèrement incliné en contre-plongée, alors que la conversation s'était entamée sur un champ-contrechamp classique. Alors que l'écrivain annonce ses questions graduellement, dans l'espoir de soutirer à son interlocuteur une quelconque information nouvelle, présentant très méticuleusement ses indices, Polanski, lui, ravit à cette apparente cordialité toute harmonie possible, accentuant ainsi la suspicion et la méfiance par le recours au son des pendules, ou encore par la présence de la femme se dissimulant derrière la porte... «Prodigieusement simple», aurait consenti Rivette.

Optant pour la suggestion et l'économie formelle, **The Ghost Writer** prend son temps donc, avance à rythme constant, pas à pas vers la vérité. Faut-il simplement que la vérité sorte au grand jour? Et si les structures du pouvoir étaient impénétrables, imperturbables, comme ce brouillard permanent dans lequel est plongée l'île? Polanski ne semble plus croire aux vertus de la justice depuis bien longtemps.

En dépit de son sujet politisé, Polanski se garde de faire du cinéma engagé, d'expliquer quoi que ce soit. À l'instar de Clint Eastwood, dans **Flags of our Fathers** ou **The Changeling**, le cinéaste polonais ne se place du côté d'aucun parti, sinon celui de la vérité, enfouie dans un jeu de distorsion et de faux-semblants terribles, donnant lieu à un dernier plan tout simplement saisissant! Après une escapade plutôt académique à la **Oliver Twist** et le très personnel **The Pianist**, le maître regagne sa place dans le panthéon avec ce film incisif, magistral et puissant... Une leçon de maître qu'on espère n'être pas la dernière de ce cinéaste confiné à l'ombre.

■ **L'ÉCRIVAIN FANTÔME** — France / Allemagne / Grande-Bretagne 2010, 128 minutes — Réal. : Roman Polanski — Scén. : Roman Polanski, Robert Harris, d'après son œuvre éponyme — Images : Pawel Edelman — Mont. : Hervé de Luze — Mus. : Alexandre Desplat — Son : Jean-Marie Blondel, Dean Humphreys — Dir. art. : Cornelia Ott — Cost. : Dinah Collin — Int. : Ewan McGregor (l'écrivain fantôme), Pierce Brosnan (Adam Lang), Olivia Williams (Ruth), Kim Cattrall (Amelia), Tom Wilkinson (Paul Emmett) — Prod. : Robert Benmussa, Roman Polanski, Alain Sarde — Dist. : Séville.